

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Océan suivi de Murmures de Marie-Claire Blais

Denis Saint-Jacques

Numéro 6, avril-mai 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Jacques, D. (1977). Compte rendu de [*L'Océan suivi de Murmures de Marie-Claire Blais*]. *Lettres québécoises*, (6), 19–21.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'OCÉAN

suivi de

Murmures

de Marie-Claire Blais

Les journaux m'apprennent qu'on achète beaucoup le dernier télé-théâtre de Marie-Claire Blais. Je vous aurais plutôt parlé de la première année de publication de la revue *Jeu* dont je crois qu'elle servirait à décentrer cette chronique de la littérature, fut-elle dramatique, et à l'alimenter à ce qui se publie de vivant dans le théâtre québécois d'aujourd'hui, mais ce serait, m'écrit Adrien Thériou, ne pas jouer le jeu. Tant pis alors pour Marie-Claire et son dernier ouvrage!¹ Je ne tiens pas tant à commenter des textes qui m'ennuient, mais l'hiver n'a pas été fertile en publications dramatiques et je tiendrai ainsi compte de la voix publique qui désigne en 1977 *l'Océan* à notre attention.

On croirait avoir tout dit d'indiquer qu'il s'agit d'un télé-théâtre. Si vous en avez vu en 1956, de Françoise Loranger par exemple, ou un autre en 1966, de Marcel Dubé cette fois, vous savez ce que c'est en 1976 et n'aurez pas de surprise. La famille bourgeoise déchirée de ses contradictions, le regard résolument tourné vers un passé de dissensions maintenues et d'amours perdues, les parents dépassés dont l'autorité aveugle ou bienveillante s'effrite, les enfants épris d'idéal irréalisable ou corrompus par l'ambition de la réussite sociale, les femmes sacrifiées à la famille et les hommes occupés aux choses «sérieuses», l'artiste parasite au prestige mystérieux, l'im-

puissance à communiquer authentiquement, le ton faussement réaliste grandiloquent et sentencieux, tout ce modèle solidement garanti par la Confédération en 1867 et depuis intégralement respecté par «notre» société de télévision nationale — Que Pierre Pagé et Renée Legris me pardonnent! — se réalise sans que perce le moindre souci d'originalité. Qu'est devenue l'enfant terrible qui nous avait autrefois écrit *La Belle bête*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ou même plus récemment la prolixe mais au moins un tant soit peu revendicatrice *Marcelle* de *La Nef des sorcières*? Personne ne croirait à la lecture de *l'Océan* que son auteur ait pu avoir le moindre rapport avec pareille aventure féministe.

Peut-être ne faut-il pas confondre les objectifs? Car ici, Marie-Claire Blais s'est prononcé publiquement², l'oeuvre mène un autre combat, celui d'un *Chatterton* québécois, celui des devoirs de la société envers l'artiste incompris et exploité. Voilà pour les intentions de l'auteur, mais j'ai bien peur que *l'Océan* ne nuise davantage à sa cause qu'il ne la serve. Si ces caricaturaux «poètes maudits» que sont l'écrivain, le Père, (les autres personnages auront un nom propre, à celui-ci, le titre patriarcal suffit) et le compositeur, Jean, doivent nous fournir des modèles d'identification du génie à protéger pour la société, il me semble que leurs traits réactionnaires

devraient les condamner à bien pire traitement que la fiction où ils sont engagés ne leur en impose. Pourquoi sauver les artistes à tout prix? «Les intentions de l'écrivain me paraissent d'intérêt public quand elles servent l'intérêt public» remarquait Brecht dans *l'Achat du cuivre* et il y signalait aussi qu'il faut particulièrement se méfier de ces notions dans la culture où la société d'une époque reconnaît des «essences» inexplicables, là se cachent, indiquait-il, des mystifications. J'ai bien peur que «l'artiste» que nous présente *l'Océan* ne s'avère pareille mystification.

Retiré à la campagne dans une confortable résidence secondaire, québécoise - ancienne - en - pierres - restaurée suivant les exigences du bon goût bourgeois folklorique actuel, nous soignons nos racines, n'est-ce pas?, il organise patriarcalement toute la vie de la famille qui

1. Si vous n'aimez pas ce que je vous propose ici ou auriez préféré *Jeu*, prière d'adresser les réclamations en haut lieu au directeur de la revue.

Cette note pourrait laisser croire que je ne voulais pas d'un article sur Jeu alors qu'il n'en est rien. J'ai dit, si ma mémoire est bonne, que je préférerais que le rubrique sur le théâtre qui se publie parle du théâtre qui se publie. Je n'aurais pas refusé l'article sur Jeu. Mais j'aimerais mieux le publier dans Porte ouverte ou Éditions spéciales. Invitation, donc. A. Th.

2. Dans une interview que je n'arrive pas à replacer.

l'entoure en fonction stricte de ses impérieuses exigences. Ainsi la femme, la Mère tout simplement pour l'écrivain, Judith pour le musicien, le sert, domestique consciencieuse et soumise. Elle l'aime absolument et lui pardonne tout:

Mère: À quoi bon juger ton père? Je l'aime, je peux tout comprendre, et il a besoin de moi.

Maria: Tu tolères donc ses liaisons avec d'autres femmes?

Mère: Je ne peux pas le priver d'expériences, de connaissance... (p. 81)

La réciproque ne se pense même pas. Mais les enfants pourraient poser des problèmes. Consacré à de plus «nobles» tâches, l'artiste négligera l'éducation de ses enfants, se laissant guider dans ses affections par l'intérêt du moment, surtout soucieux de préserver sa si nécessaire paix intérieure. Conscient de quelque culpabilité, il la maîtrisera, ainsi qu'il l'affirme, «assez pour bien vivre» (p. 20). L'imaginera-t-on plus inquiet d'un public à servir?

Nos lecteurs ne cherchent plus, ne découvrent plus, ils se lassent dès les premières pages... Et écrire, c'est dominer la vie... Un solitaire... comme moi peut devenir le maître, le créateur unique de son destin... Tout cela est trop orgueilleux mais nous le savons... (p. 21-22).

Jean, comme l'écrivain, ne se soucie que de son oeuvre pour qu'elle le satisfasse enfin. L'artiste, ainsi conçu, travaille pour soi et les gêneurs doivent s'effacer. Son destin s'assure dans un bien-être matériel qui permet la pure angoisse raffinée des conflits de la pensée et de la mort.

Car la mort guette l'artiste et l'élimine ne laissant derrière lui qu'une indigne descendance inapte à apprécier l'oeuvre tombeau ou à la faire fructifier. Ainsi, *l'Océan* nous présente surtout les enfants, de «l'artiste»: François, le fils soumis et impuissant, Simon, le professeur qui trahit ce qu'il enseigne, Maria qui refuse le rôle de domestique amoureuse dont sa mère lui donne l'exemple, et Nicolas, le vagabond sans coeur qui refuse d'assister à l'agonie

de son père. Les voilà donc, les vrais coupables qui laissent s'éteindre le flambeau sacré qu'avait enflammé le génie! Qui faudrait-il le plus blâmer de cette ville progéniture? Nicolas, qui, fuyant une maison où les seuls besoins qui comptent sont ceux d'un autre, n'arrive pas à réduire à l'esclavage domestique Maria comme l'avait pour sa part réussi avec Judith son propre père, ne pourra se réconcilier avec lui et, marqué du sceau de la déloyauté, sera condamné à l'errance stérile. Quant à Simon, voilà certes une âme bien noire: il aime plus ses enfants que sa femme, plus la maison de son père que les papiers de l'écrivain, et, comble d'horreur, enseigne la littérature pour des motifs honteux

François: Comment peut-tu enseigner la littérature, toi qui détestes les écrivains?

Simon: C'est vrai je ne les aime pas. Mais j'aime disséquer leurs oeuvres, on dévoile toutes les failles les vices secrets, c'est intéressant. (p. 69)³

Il osera pousser l'ignominie jusqu'à déposséder de son droit légal à la maison familiale le bon fils François. Maria, pour sa part, appelée à l'Amour, c'est-à-dire au sacrifice total d'elle-même pour l'Homme, y renonce, on arrive mal à comprendre pourquoi; elle voudrait se réserver une part d'elle-même, mais est-ce là le lot d'une femme dans la vie?... Comme Simon cependant, elle réussira dans ses entreprises, il lui manquera sans doute l'Amour, mais ce sera bien qu'elle l'aura voulu.

Pour faire équilibre à ces enfants rebelles reste toutefois François le fils soumis qui révère l'art de son père, le protège et cherche même à le reproduire. François se révélera-t-il pour autant de la race des créateurs? Tout n'est pas si simple, il ne suffit pas d'admirer et d'imiter, il faut encore que la grille du talent sinon du génie vous ait touché. Malheureusement, François réussit mieux à boire qu'à écrire et son père l'aura vite trouvé de peu de poids. Il ne se fera pas faute au nom de l'art de le décourager, Maria et Simon prolongeront son action: François, trop faible, se suicidera. L'enfer n'est-il pas pavé de bonnes intentions? L'écrivain et le musicien s'effacent sans que nul ne les prolonge, pas même le disciple fidèle trop faible.

Comme vous pouvez le constater, nous avons affaire à bien sombre drame; *Chatterton* n'a qu'à bien se tenir. Ne serait-ce pas au reste le même souffle qui anime les deux oeuvres? Être exceptionnel et visionnaire, héros fatal portant le malheur à ceux qui l'entourent, âme partagée de grandes vertus et faiblesses, génie supérieur à la morale commune, «l'artiste» de *l'Océan* réalise apparemment ce personnage rêvé par la pensée romantique dans la fonction sociale du poète. Le titre même de l'oeuvre symbolisant l'écrivain en océan n'est pas sans rappeler la vision cosmique d'un Hugo par exemple. Mais, car il y a un mais, cela résulte peut-être de l'âge plus que centenaire de cette espèce de mythe idéologique, l'idéal s'en est évanoui. Le génie romantique d'autrefois épris d'enthousiasme se voulait un phare dans le progrès de l'humanité. Vigny même, déçu, pessimiste, s'astreignait au stoïcisme et lançait sa bouteille à la mer vers l'avenir, tandis que l'écrivain et le musicien de Marie-Claire Blais égotistes travaillent pour eux-mêmes. Si Chatterton se suicidait d'avoir échoué, le Père meurt dans le confort et laisse le suicide à son fils. Oserai-je suggérer que ce genre d'idéologie a perdu de sa nouveauté, de sa vigueur et que son ressurgissement aujourd'hui et chez nous a de quoi inquiéter?

Si les artistes sont vraiment ce que nous dépeint Marie-Claire Blais, ils peuvent crever en paix, nous ne troublerons pas leurs cendres. Il ne faudrait tout de même pas avoir abandonné la religion des églises pour s'être converti à celle de l'art.

Si les artistes sont vraiment ce que nous dépeint Marie-Claire Blais, ils peuvent crever en paix, nous ne troublerons pas leurs cendres. Il ne faudrait tout de même pas avoir abandonné la religion des églises pour s'être converti à celle de l'art.

3. Et pan! dans l'oeil du chroniqueur en train d'écrire toutes ces méchantes choses à propos d'une «oeuvre» au lieu de l'aimer et de la comprendre. Oserai-je vous avouer que je suis universitaire? Tout ce fiel vous avait mis la puce à l'oreille, je suppose.

Le téléthéâtre de Marie-Claire Blais ne présente en fin de compte que familles bourgeoises où les pères trop occupés à leurs affaires — qu'elles soient esthétiques n'y change rien — et les mères adoratrices bonnes à tout faire gâchent la vie de l'enfant soumis plus encore que des rebelles qui divertissent l'héritage à leur gré. Ce n'est ni très nouveau, ni très important. Et que le titre prétentieux et la belle photo couverture ne trompent pas: l'art ne se symbolise pas seulement dans cette fiction du puissant océan, mais aussi et surtout du fleuve en aval de Montréal (les photos accompagnant le texte vous le préciseront) maîtrisé et pollué. François s'y suicidant n'y mourrait pas noyé, mais empoisonné. Ce que *l'Océan* de Marie-Claire Blais appelle ce sont d'autres écrivains, d'autres musiciens qui ne se prennent plus de façon si stérile au jeu de leur narcissisme. L'eau du fleuve trop sale ne renvoie plus d'image. Et si vous vous intéressez à ce que devient la dramaturgie au Québec, lisez plutôt *Jeu* dont je salue ici la prometteuse première année de parution.

DENIS SAINT-JACQUES
Département des Littératures
Faculté des Lettres
Université Laval

P.S.: Une fois rédigée cette critique, c'est bien le mot, j'apprends comme vous le suicide d'Hubert Aquin. On pourrait vouloir faire un rapport entre ce malheureux événement et ce que je reproche à Marie-Claire Blais. Qu'il me suffise ici de dire que si rapport il y a, il ne paraît certes pas de coïncidence. C'est pour le présent que comptait Hubert Aquin et dans l'avenir il nous manquera.

Dérive

*Coule s'écoule et s'écroule
La rivière de sang
Qui se promène dans mes veines
Et m'entraîne vers le néant*

*Dans mon cerveau électrique
Des ampoules s'allument
J'ai des idées sadiques
Je veux qu'on m'inhume*

*Il y a des galles sur tout ton corps
C'est tout plein de pus et de sang
Arrache-les et nourris les morts
Tu verras, ils seront contents*

*Un homme a été enterré vivant
Depuis on l'entend gémir chaque soir
Pendant deux heures chaque nuit on l'entend
C'est que dans sa tombe il doit faire noir*

Y. Tremblay